



Mars Attacks !

de Tim Burton

Fiche technique

USA - 1996 - 1h45

Couleur

Réalisateur :

Tim Burton

Scénario :

Jonathan Gems

Musique :

Danny Elfman

Interprètes :

Jack Nicholson

(Le président Dale/Art Land)

Glenn Close

(Marsha Dale)

Annette Bening

(Barbara Land)

Pierce Brosnan

(Donald Kessler)

Danny De Vito

(Le flambeur irascible)

Martin Short

(Jerry Ross)

Sarah Jessica Parker

(Nathalie Lake)

Michael J. Fox

(Jason Stone)



Résumé

Une escadre de soucoupes volantes approchant de la Terre, un état-major de crise se réunit à la Maison Blanche. Le général Decker s'y oppose au pacifiste général Casey, devant le professeur ès Ovnis Donald Kessler. L'attaché de presse Jerry Ross pousse le président Dale à adresser au pays un discours onctueux de paix et de fraternité universelles. Dale envoie le général Casey pour accueillir l'ambassadeur martien qui doit atterrir dans le désert. La journaliste Nathalie Lake, interviewant le professeur Kessler à la TV, le drague éhontément, ce qui suscite la jalousie de son fiancé, col-

lègue et rival, Jason Stone. Tous deux vont rendre compte du «premier contact». Au moment fatidique, les martiens armés de désintégrateurs se mettent à tirer dans le tas ! Ils se répandent à travers les Etats-Unis, et dévastent tout.

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

La séquence d'ouverture de **Mars attacks !** pourrait être celle d'un épisode de X-Files, la série télévisée culte. Une lueur dans le ciel, trois fermiers intrigués par une odeur de viande brûlée et, sur une route de campagne, un troupeau de vaches en feu qui fait soudainement irruption. Image absolument magnifique, d'une poésie telle qu'on pourrait croire, l'espace d'un instant, qu'il faut la prendre très au sérieux. Comme dans un épisode des **Envahisseurs**, nous savons que le cauchemar a déjà commencé. Cette inquiétude disparaît bien vite avec le générique du film, pure merveille graphique, qui, au rythme de la très belle musique de Danny Elfman, montre des soucoupes volantes se diriger vers la terre par milliers. On l'a compris, **Mars attacks !** n'est pas **Indépendance day**, et la paranoïa du film de Roland Emmerich cède ici la place à un délire carnavalesque où Tim Burton déploie le monde d'images et de sons qui lui appartient. Le récit, éclaté entre plusieurs points de vue, reprend pourtant la trame d'**Indépendance day** : on passe ainsi de la Maison Blanche à Las Vegas, puis d'une ferme isolée au pavillon de banlieue où habite une famille noire.

Ce qui frappe d'emblée dans ces premières séquences, c'est le foisonnement de couleurs, d'informations, d'éléments picturaux dans les plans. Quand on sait que le projet **Mars attacks !** est né d'une poignée de cartes illustrées des années 50, on comprend mieux ce qui a présidé au film : une série d'images sans liens apparents, si ce n'est la présence récurrente de « petits hommes verts » destructeurs : les martiens. A partir de ce pur désir visuel, Tim Burton a essayé d'organiser son film en optant pour la construction la plus libre possible, alternant des histoires individuelles qui sont d'abord prétexte à cette succession de vignettes. Le paradoxe de **Mars attacks !** c'est que le film, suivant un principe d'accumulation cher à l'auteur de

Batman returns, enchaîne les morceaux de bravoure sans réel souci de hiérarchie dramaturgique, annulant progressivement tout effet de surprise ou d'émerveillement. Certes, le projet est dans la logique d'un processus de démolition, qui convoque ici tout ce qui fait le pire de l'imagerie américaine et de son mauvais goût : Tim Burton joue ainsi sur le seul registre de la dérision, de la parodie et se prive de ce qui, dans ce genre si codé de la science-fiction, peut souvent dégager de la poésie ou de l'étrangeté.

(...) Chez Burton, c'est la bêtise même qui contamine le film, pour en devenir la force motrice. Parce qu'il la désigne d'emblée, Tim Burton prend le risque de la distanciation. Le but est de faire du public américain le témoin de sa propre dégénérescence. **Mars attacks !** est un film d'une foncière méchanceté, ce qui explique en partie son échec commercial outre-Atlantique. Méchanceté qui consiste à faire disparaître Michael J. Fox, ancien jeune premier de **Retour vers le futur**; au bout d'une demi-heure, ou de découper en morceaux Pierce Brosnan, le nouveau James Bond. Tim Burton prend naturellement le parti des martiens, en dépit d'un happy-end dont il est loin d'être dupe. Ce sont les héros du film, porteurs en eux d'un désir de destruction qui est celui de tout enfant imaginant que de vrais rayons sortent de son fusil laser en plastique. Les martiens de Burton sont les cousins des **Gremlins** de Joe Dante, anarchiques et destructeurs. Mais Tim Burton se laisse très vite prendre au piège de cette machine infernale. Le film ne prend jamais son rythme, parce qu'il ne semble fonctionner que sur la répétition à l'infini de son principe de départ : Tim Burton n'empêche pas **Mars attacks !** de saturer rapidement, prisonnier de sa logique ou plutôt de son absence affichée de logique. Cette débauche d'images, ce kaléidoscope monstrueux s'interdit tout répit. Le film s'emballe, avec des moments totalement inspirés, mais sans réel souci de tirer parti de sa richesse. Burton perd en route

de bonnes pistes de récit, comme ces deux petits garçons noirs, passionnés de jeux électroniques, qui protègent le Président des griffes des martiens. Dans cette courte scène, Burton effleure ce qui est peut-être l'autre sujet du film: la rencontre entre le fantasme enfantin et son objet de terreur devient soudainement un moment de jouissance. L'enfant est la sentinelle du monde des adultes, le seul à pouvoir affronter la pire des situations, peut-être parce qu'il s'y est déjà préparé (par le jeu, par l'imagination).

L'autre problème de **Mars attacks !** tient aussi - ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes - à la qualité de ses effets spéciaux, réalisés par ordinateur, qui se retournent contre le projet, celui de renouer avec une esthétique des années 50 dont le charme était d'abord celui de la maladresse. Les images sont bien celles des vieux films de Fred Sears (**Earth versus flying saucers**) ou même d'Ed Wood, mais elles sont tuées par la perfection de l'électronique. **Mars attacks !** est donc tour à tour décevant et passionnant, à cause de cette contradiction économique entre une imagerie pauvre et une technologie luxueuse. On peut lui préférer l'univers volontiers plus disgracieux du **Escape from L.A** de John Carpenter, film tout aussi politique et destructeur. Reste que l'imagination de Tim Burton, nourrie de références picturales ahurissantes, est par instant géniale. Les idées fourmillent, et elles sont souvent d'une sidérante beauté comme dans la séquence nocturne de la Maison Blanche où un martien déguisé en blonde pulpeuse (Lisa Marie) s'introduit dans le palais présidentiel: sa silhouette glisse sur le sol comme un jouet mécanique, à la fois troublante et fascinante. Il y a aussi dans le film toute une référence à l'Egypte des Pharaons, illustrée par les édifices en forme de pyramides qui bouchent l'horizon de Las Vegas tandis que l'architecture intérieure des casinos voit se juxtaposer hiéroglyphes et écrans vidéo comme dans un raccourci de l'histoire du cinéma...

La distribution du film est brillante, en particulier dans le choix des personnages secondaires, comme Rod Steiger méconnaissable dans le rôle d'un militaire quasi fasciste, ou encore Pierce Brosnan, en savant spécialiste des ovnis dont le jeu rappelle celui de Cary Grant dans le **Chérie je me sens rajeunir** de Hawks. Jack Nicholson pousse quant à lui au plus loin son goût pour les doubles en allant jusqu'à interpréter deux personnages antinomiques, le président et un escroc minable qui finissent par se rejoindre dans la médiocrité.

Une des images les plus fortes de **Mars attacks !** résume à elle seule son ambition et le sentiment nuancé qu'elle peut susciter. Les martiens se livrent sur les humains à des expériences scientifiques. Ils greffent ainsi la tête d'une jeune femme sur le corps d'un chiot. **Mars attacks !** est le fruit - souvent impressionnant mais aussi un peu vain - de cette greffe impossible entre l'esprit critique et décalé d'un auteur, et la mécanique parfois gratuite du spectacle.

Nicolas Saada
Cahiers du Cinéma n°511-Mars 97

Éliminons peut-être d'entrée de jeu ce qui semble évident et qui n'est que trompeur. Avec **Mars attacks !**, Tim Burton, mimétisme volontaire ou involontaire, aurait donc fait du Ed Wood. L'inventivité de la mise en scène, son intelligence sans naïveté, pour ne rien dire de l'opulence du budget, infirment cette théorie absurde. Le surdoué Burton voyait dans le besogneux Ed Wood un reflet inversé, tout comme Chaplin, le clown milliardaire, exorcisait l'angoisse de l'échec à travers Calvero, le clown déchu. Les modèles invoqués dans **Mars attacks !** sont ceux qu'Ed Wood rêvait d'égaliser : le haut de gamme de la production SF des années cinquante, comme **La guerre des mondes** de Byron Haskin ou, plus textuellement, **Les survivants de l'infini** de Joseph M. Newman, auquel Burton emprunte ses envahisseurs - cerveau

hypertrophié apparent et rosé, silhouette gracile. Par ailleurs, il n'y a aucune ringardise dans **Mars attacks !** : tout juste la coquetterie de paraître ringard. La ringardise de surface renvoie à la cible du jeu de massacre proposé : une attaque aux allures de fresque contre la ringardise idéologique, un antidote vengeur à **Independence day**.

Mars attacks ! reprend une idée chère au cinéaste : une Amérique qui croit avoir une dimension planétaire et qui n'est qu'un village. Une miniature, disait **Beetlejuice** ; une petite ville, corrigeait **Edward aux mains d'argent** ; une grande ville, surenchérisaient les deux **Batman**. Une province, concède magnanimement **Mars attacks !**.

L'élargissement géographique n'est guère le signe d'une atténuation de la charge : plutôt du caractère galopant de la folie ambiante. Les valeurs se brouillent et les clichés se retournent. Il est aisé de reconnaître dans le général Decker (Rod Steiger) le syndrome Jack D. Ripper cher à Stanley Kubrick : dans toute politique-fiction, l'action irresponsable du militaire fou est repoussée jusqu'à la dernière minute et son exécution accidentelle provoque l'apocalypse. Ici, le militaire est peut-être plus sensé qu'on ne le pense, et son action sans cesse retardée n'empêche finalement pas l'apocalypse. Au pays du politiquement correct, Tim Burton brouille la donne en s'interrogeant sur le bien-fondé du préjugé. Quant aux tergiversations hilarantes du président, elles renvoient très sûrement à la politique non-interventionniste de Bill Clinton.

Après une séquence d'ouverture secouante et poétique (le *stampede* des bovins en flammes), mais qui restera nulle et non avenue, Burton développe son conflit sur plusieurs fronts (Washington, New York, Kansas, Las Vegas). Mais, bien vite, la fable se résorbe en une opposition côte est/côte ouest, soulignée par une composition janusienne et subtile de Jack Nicholson. Washington et Las Vegas. Le siège du

pouvoir et le siège du clinquant. Deux lieux touristiques qui continuent de se visiter malgré l'état d'alerte martienne. Ces deux grandes villes se réduisent à deux décors clos : la Maison-Blanche et l'hôtel-casino Luxor. Symbolisés par deux hommes également aveugles à l'hostilité des Martiens : le président Dale, soucieux des apparences, et Art Land soucieux du profit. Valeurs éminemment américaines et vouées au même lamentable échec.

Le tableau que **Mars attacks !** nous donne de l'Amérique est particulièrement rageur. Reprenant le principe scénaristique du film-catastrophe (quelques personnages, quelques lieux), Burton et Jonathan Gems, son astucieux scénariste, le dépouillent de tout son côté arbitraire. Les lieux sont emblématiques, les personnages aussi. Le traitement kaléidoscopique que leur voue la mise en scène les désagrège tous peu à peu dans le même néant. L'élargissement mondial du conflit n'est présent que dans un gag (l'intervention du président français, Barbet Schroeder) : il s'agit avant tout d'une question américano-américaine. L'éclatement de l'action permet à Tim Burton de diversifier ses cibles : la philosophie new age, dont Barbara Land est une adepte (elle fréquente également les Alcooliques anonymes !), est brocardée avec la même hargne que le matérialisme de Marsha Dale. Si c'est une calamiteuse version hawaïenne du Chant d'amour indien de l'opérette Rose Marie qui a raison des envahisseurs, les derniers mots de l'histoire (ou plutôt les dernières notes) sont confiés à Tom Jones, symbole de Las Vegas depuis la mort du King et la retraite de «Old Blue Eyes» Sinatra : «It's not unusual...» («Ce n'est pas si rare...»), comme si tout ce que nous venons de voir n'était finalement pas si loin du quotidien américain. Est-il plus rassurant de savoir que l'avenir est aux mains de Richie Norris et de Taffy Dale plutôt que d'Art Land ou du président Dale ?

Dans **Mars Attacks !**, Tim Burton est

tout entier à sa fureur. La seule histoire d'amour du film, entre le séduisant martianologue et la présentatrice de télévision, en fait également les frais : la tête sans corps et sanguinolente du savant susurre des mots doux à celle de la jeune femme greffée sur un chihuahua. Souvent lyrique, le cinéaste s'ampute ici de la dimension « dickensienne » qui, jusqu'à présent, épargnait à ses héros toute abjection. Ed Wood, malgré son manque de talent, et le Pingouin, malgré sa soif de vengeance, étaient sauvés par la misère de leur quotidien: leurs actions les plus médiocres ou les plus viles y trouvaient une justification. Quant à la candeur franciscaine d'Edward, elle le vouait à traîner après lui un mal de vivre aussi encombrant que ses mains-ciseaux. Les personnages de **Mars attacks !** (on n'ose pas dire les héros) ne connaissent jamais ce genre de rédemption. Richie paraît plus niais que bon. Le salut (?) n'intervient que par accident, causé par le gâtisme de la grand-mère. Seul Byron Williams pourrait être porteur de quelque valeur positive, mais sa droiture a du mal à avoir raison de l'accoutrement égyptien qui le ridiculise. Quant à son triomphe sur les envahisseurs, il est l'objet d'une telle désinvolture filmique et scénaristique qu'il perd toute valeur exemplaire. Derrière la vigueur de la charge, il est impossible de ne pas déceler un désenchantement, voire un pessimisme qui s'avéreront peut-être cruciaux pour l'avenir du cinéaste. Comme si l'aventure donquichotesque d'**Ed Wood** avait définitivement vidé Tim Burton de toute compassion.

Christian Viviani
Positif n°433, Mars 1997

Entretien avec le réalisateur

*A quand remonte la gestation de **Mars attacks !** ?*

A 1989 ou 1990, je ne sais plus. Je suis tombé sur le jeu de cartes Topps consacrées aux dinosaures, «Dinosaur

Attacks !». Cela m'a rappelé une série voisine, «Mars Attacks !», qui m'avait fait une forte impression quand j'étais gosse. Je m'en souvenais comme d'un rêve : ces cartes avaient-elles existé pour de bon ou seulement dans mon imagination ? Leur diffusion avait été brève, juste quelques mois en 1962. Jugées trop violentes, elles avaient été retirées de la circulation. Censure parfaitement ridicule. Encore s'il s'était agi de vrais tortionnaires étripant leurs victimes, ou de tueurs abattant les gens à bout portant avec un magnum ! Mais non, il s'agissait de créatures fictives, de petits hommes verts au cerveau démesuré et qui tirent des rayons laser ! Autrement dit, des créatures archétypales du genre. Dès que j'ai retrouvé ces cartes, j'ai voulu en faire un film.

Qu'est-ce qui vous fascine dans la science-fiction ?

J'ai été nourri de films de science-fiction pendant ma jeunesse. Je vivais dans un milieu plutôt stérile, disons austère. Quelque part du côté de Burbank. Je me sentais à l'étroit, enfermé dans une case. Ces films vous enflammaient l'imagination. Leur imagerie vous transportait ailleurs, vous ouvrait des horizons nouveaux. Dans les films de monstres, ce que j'aimais, c'était plutôt leur côté conte de fées, avec des personnages qui sont perçus d'une certaine façon, mais, en réalité, sont tout autre chose et deviennent la victime de leur apparence. C'est un thème qui est très important pour moi. (...)

Vous avez toujours eu une prédilection pour les «monstres». Et dans vos films, ces «monstres» sont rarement ceux qui sont désignés comme tels.

Je crois que c'est vrai de la plupart des films de monstres. Du moins ceux que je voyais à l'époque. Les monstres suscitaient beaucoup plus d'émotions que leurs partenaires humains, interprétés par des acteurs le plus souvent terriblement guidés. Les monstres avaient de

bien meilleurs rôles ! Le thème clé, j'y reviens, le thème commun à **Mars attacks !** et aux classiques du genre, c'est que les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. C'est vrai dans tous les domaines, même si des tas de gens croient avoir tout élucidé. Pour moi, les Martiens représentent tout ce que l'on ne peut comprendre. Des choses absurdes, incompréhensibles, j'en vois partout autour de moi, et je reconnais qu'elles me dépassent. Il n'est pas déshonorant de ne pas tout savoir. (...)

Entretien avec Michael Henry
Positif n°433 - Mars 1997

Le réalisateur

A l'origine tourné vers l'animation, Tim Burton, qui avait collaboré à **Rox et Rouky** met en scène le sinistre comique Pee Wee Herman puis signe un film d'horreur réputé pour son humour noir, **Beetlejuice**. **Batman** et **Edward** complètent cette galerie de monstres.

Filmographie

Pee Wee's big adventure	1985
Beetlejuice	1988
Batman	1989
Edward scissorhands	1991
Edward aux mains d'argent	
Batman 2	1992
Ed Wood	1994
Mars attacks !	1996

Documents disponibles au France

Positif n°433 - Mars 1997
Télérama - Les meilleurs films de Cannes 1996 à Cannes 1997
Les Inrockuptibles
Le Monde - 27 Février 1997 (...)